

Jean-Claude Guillaume

LA PSYCHANALYSE COMME FICTION ?

EXTRAIT

Tribune psychanalytique, 14, pp. 63-70

Paraphraser le titre célèbre de Maud Mannoni dans son ouvrage de 1979 ouvre un champ intéressant pour reprendre, aujourd'hui, dans un moment où la psychanalyse connaît un déficit de reconnaissance, une question un peu oubliée mais pourtant essentielle : la construction dans la cure, la reprise dans l'entre deux du psychanalyste et de son analysant d'un mouvement de croissance psychique libérateur relèvent-ils de la réalité ou de la fiction ? Cette question est-elle essentielle, ou simplement anecdotique ? Sa pertinence tient sans doute à l'angle inhabituel qu'elle utilise pour saisir le champ analytique, entre théorie, construction, interprétation, vérité... Qu'en est-il de l'authentique, de l'engagement, de la prise de risque que représente, pour le patient et pour l'analyste, la mise en jeu du mouvement transféro-contretransférentiel ? Qu'en est-il alors du statut du rêve, pourtant figure incontournable de l'analyse ? La cure est-elle une aventure se jouant d'une séance à l'autre, ou bien une démarche guidée par les protocoles conjoints de la théorie et du cadre, pris en tant que modèles, ou figures d'une « réalité » manifeste... ?

La dérive actuelle vers le concret, l'objectivable, fait volontiers glisser la psychanalyse du côté d'une fiction, au sens d'une reconstruction imaginaire, ressentie comme anecdotique en regard de la souffrance, bien concrète, des patients. Mais cette posture, sous couvert d'une réalité sans appel n'est-elle pas, justement, l'expression d'un déni, masquant une fiction sous-

jacente, fruit d'un fantasme omnipotent, opérant sous le masque d'une réalité affirmée....

La question, à l'évidence, soulève de nombreux paradoxes.

Mais revenons à la sémantique : selon de dictionnaire étymologique de la langue française, le Robert, fiction vient du latin *factio* : « action de façonner, création » qui dérive à l'époque médiévale vers « tromperie ».... Fiction renvoie donc à la créativité, mais une créativité rapidement suspecte de vouloir induire l'autre en erreur...

Curieusement, dans le point d'orgue créatif que l'art nous propose, objectivé par l'œuvre, quelle qu'en soit la nature, la tromperie s'évacue d'elle-même. Faut-il en déduire que la parole, le discours, tentant de communiquer à l'autre une idée, un principe, voire bien sûr une interprétation dans le souffle immatériel du mot, convoque très vite l'ombre du mensonge, du détournement, de la tromperie...

« Je tente d'aborder....une question à laquelle la psychanalyse n'a pas accordé selon moi, l'attention qui lui convient, à savoir le mensonge. » (Bion, 1987)

La parole induirait la méfiance, et seul le recours systématisé à la preuve sensorielle, l'image par exemple, serait digne de crédit.

S'introduit alors un arbitre incontournable, la vérité.

Que dire de la parole politique projetant sur le futur une réalisation considérée comme sûre mais qui souvent n'advient pas ?

Qu'elle confond réalité et fiction dans l'amalgame de la démagogie ?

Il s'agit en tous cas d'une production consciente, agie dans sa forme et dans son fond, contrairement au discours délirant par exemple, production inconsciente, témoignant d'une souffrance psychique qui cherche à se faire entendre. Propos « fictionnel » pour l'entourage, il n'en reste pas moins pour le sujet la seule manière de faire connaître une « vérité » interne.... Le psychotique, porteur d'un message transgénérationnel non symbolisé, « missionné » en quelque sorte dans l'après-coup pour lui donner une forme communicable, reconstruit comme il peut, une réalité lointaine en appui sur des traces, des stigmates

factuels ou affectifs restés hors champ du monde et lui assignant, du même coup une posture d'exclusion. Inscrit à divers degrés dans un hors-temps barrant l'accès au présent, il lutte pour s'ajuster au temps de sa vie et de son groupe d'appartenance. La forme prise, qu'elle soit délirante ou comportementale, opère comme reconstitution historique d'une « réalité » disparue, mais présente encore dans la transmission inconsciente de pictogrammes émotionnels (Ferro, 2016), enkystés par la violence sidérante d'une charge traumatique ancienne, vécue par une ou plusieurs figures ancestrales. Dans sa réalité clinique, le psychotique devient alors un sujet fictionnel, porteur d'un message décalé, auteur involontaire d'une production intime, qui, en fait, lui est étrangère et invalide l'accès à une subjectivité « réelle » capable de l'articuler au monde...

Difficile, donc, d'échapper à une dialectique opposant factuel et imaginaire, réalité et fiction, création et tromperie... Cette dérive vers la tromperie nous contraint à approfondir ce qui, dans notre perception de la vie psychique, au sein d'un processus psychanalytique, définit ou approche le concept de vérité. L'espace de la cure, le lieu de la pensée, ne peut s'abstraire de son contexte culturel. Dans notre système de pensée judéo-chrétien, le vrai est institué du côté de l'objectivation, de la concrétude, voire, en ce qui concerne la parole, dans l'idée que le créateur, image d'un père omnipotent, reste l'auteur incontesté de ce qui est perceptible à l'humain, dans sa réalité externe comme dans sa pensée... Toute « création » personnelle située hors du champ institué de cette vérité admise comme universelle, devient donc, par essence, un hérétique ou un faussaire, ouvrant à toute autre forme de conception du réel le vaste champ de l'erreur et, justement, de la tromperie. Mais n'entendons-nous pas parfois, dans la communauté psychanalytique elle-même émerger le concept étrange d'une langue unique, freudienne s'il en est, qui garantirait le statut et l'appartenance ?

Apparaît là un autre problème, celui du langage commun, d'une norme, à la fois langagière et comportemental, qui, dans un groupe donné, garantirait l'unité et la cohérence, la subjectivité, l'émergence individuelle pouvant vite faire figure de dé-

viance et d'anormalité, donc, d'une certaine manière, de danger pour le groupe... Associant le génie, le mystique et le messie, Bion montre que le groupe organise ce qu'il nomme l'« *establishment* » et que le mystique, ou le génie, introduit dans le groupe un facteur de désordre. Soit le groupe se montre capable de l'intégrer, de l'utiliser pour accroître sa capacité de pensée, soit il le rejette ou le détruit (Bion, 1990).

Mais qu'en est-il en psychanalyse, dans l'espace ô combien privé de la cure ? Et qu'en est-il du rêve, et le sa place particulière dans le processus psychanalytique, élément fictionnel s'il en est, du moins dans une première approche ?

Le rêve fait partie de l'histoire humaine. Freud l'a réinscrit dans le cadre de la psychanalyse, sans toutefois lui donner un rôle créateur pour la psyché, plutôt celui de « gardien du sommeil », d'accomplissement des désirs, du retour d'un « déjà pensé »

« Il est vrai qu'on trouve dans le contenu du rêve bien des choses qu'on aimerait regarder d'une autre et plus haute opération intellectuelle, mais l'analyse montre à chaque fois de manière convaincante que ces opérations intellectuelles ont déjà eu lieu dans les pensées du rêve et qu'elles ont été seulement reprises par le contenu du rêve. »

Même si cette réflexion de 1901 a souvent été questionnée par son auteur, sa position n'a guère changé sur le fond. Mais, en 1932 ; il ouvre la voie d'une recherche plus vaste :

« Les psychanalystes se comportent comme s'ils n'avaient plus rien à dire sur le rêve, comme si la doctrine du rêve était close »

Depuis, et déjà avec Ferenczi, qui postulait une origine traumatique ou traumatolytique au rêve, d'autres auteurs considèrent que le rêve nocturne, indifférent à la temporalité, puise comme un filet les éléments impensés de l'inconscient, (M. Dayan, 2004) qui, réactivés par les microtraumatismes de la vie quotidienne, trouvent dans le rêve une nouvelle traduction, assez proche d'un moment psychotique... Entre dehors et dedans, entre éléments externes et soubassements inconscients, le travail du rêve agirait en permanence, y compris à l'état de veille comme « gérant » les émotions ...

Le rêve devient alors une forme de pensée, espace de transformation où s'actualise l'intemporel, défilé d'image qui s'offre au rêveur, adhérent à la réalité de ce qu'il voit, mais spectateur passif d'un défilé qu'il ne contrôle pas (S. Levy, 2016). Le rêve

assemble au-delà ou en deçà du temps et de l'espace, des éléments que la pensée vigile, dans sa logique consciente, ne peut assembler... En résulte ces scénarios étranges, évidemment ressentis par le rêveur comme une évidente réalité, même si, à son réveil, il ne peut les réinscrire que dans le champ de l'imaginaire ou du fictionnel... Réalité, vérité, permanence encadrent finalement le déroulement de la cure, ses doutes, ses avancées, sa créativité psychique, tant pour le patient que pour l'analyste (Bion, 1990) :

« J'utiliserai le signe » O » pour dénoter ce qui est la réalité ultime, la vérité absolue, la divinité, la chose en soi. O ne rentre pas dans le domaine de la connaissance ou de l'apprentissage, sauf incidemment ; il peut être un « devenir », mais il ne peut être connu. C'est l'obscurité et l'informe, mais il entre dans le domaine de K lorsqu'il a évolué jusqu'à un point où il peut être conçu, à savoir le savoir tiré de l'expérience (analytique) ; »

Se dégage une idée plus précise, plus dynamique, qui ferait reposer le processus analytique sur une base fictionnelle, au plus près de la réalité psychique du sujet, de son intimité profonde, associant des objets différents, langagiers, corporels, posturaux, oniriques, que l'analyste aurait à « rêver » à son tour pour les « digérer » dans son appareil psychique offert en « capacité négative », pour traduire les effets de cette rencontre, en interprétation. Deux éléments techniques émergent alors :

- la capacité négative, nécessitant pour l'analyste, à chaque nouvelle séance, d'être « sans mémoire et sans désir » (Bion, 1990), ouvert à la nouveauté, sans a priori, sans modèles pré-programmés, ce qui bien sûr n'a rien à voir avec un effacement, mais qui renverrait à la page blanche qui, dans l'écriture fait suite à celle qui vient de s'écrire....

- le contre-transfert, espace psychique de l'analyste soumis aux projections du patient, lieu d'émergence de la pensée à l'interface entre la pensée onirique inconsciente du temps de la cure et la capacité de pensée consciente, fruit de l'expérience et de l'élaboration théorique.

Redonner à la fiction sa valeur de réalité psychique, de sous-bassement de la rêverie diurne, lui confère une place particulière dans la cure. Reprenons à ce titre le propos d'Antonino Ferro (Ferro, 2016) :

« Au cours de ces dernières années, le changement majeur en psychanalyse se situe dans le passage d'une attention rivée sur les contenus de pensée à une attention portée au développement des outils permettant de penser, de ressentir, de rêver. »

Et, au sujet du rêve :

« La stimulation maximale provient de la séance ; c'est de là que le rêve s'origine. Ensuite, son contenu ne nous intéresse plus tellement (selon une optique re-constructiviste), par rapport au développement du « rêver ensemble », véritable facteur de guérison »

Se trouve alors introduite la dimension oscillante de contenant-contenu, travail de l'analyse mais aussi des relations humaines quand il est question de faire sienne l'étrangeté de l'autre.

68

Et pourtant, chaque cure reste unique, irréductible à cet entre-deux qui relance un processus de croissance chez le patient et chez l'analyste, mais dont le résultat ne peut être systématisé puisque lié à l'absolue singularité de ce mouvement intersubjectif... En associant ces différents vertex, une hypothèse se dessine : le clivage culturel corps-psyché marque en fait les deux bornes extrêmes de notre espace somato-psychique : d'un côté la borne sensorielle, capteur des éléments externes, base corporelle de notre sensation de réalité, même si elle demeure illusoire puisque liée aux limites physiques de nos organes perceptifs. De l'autre la psyché, dont la croissance, *a priori*, dans le monde de l'abstrait et de la pensée, n'a pas de limites précises... Nous retrouvons là la grille de Bion (Bion, 1979), du sensoriel à l'abstrait, sachant que ce travail de pensée exige un effort de transformation, de symbolisation, de confrontation au manque et à la perte qui peut se projeter dans le réel. Le défaut d'abstraction conduit à une collusion entre imaginaire et réalité concrète : émerge alors le fantasme d'une croissance illimitée qui bute, dans le monde concret sur des limites évidentes et pourtant, dans le corpus social actuel, massivement déniées... Entre ces deux pôles, correspondant au factuel au concret et de l'autre à la créativité interne, à la fiction, s'associent finalement deux types de réalités : l'une interne, la réalité psychique et l'autre externe, réalité objectale, concrète. Plutôt que de les opposer, voyons plutôt comment ces deux termes définissent les bordures, chez l'humain, du monde somato-psychique, considéré cette fois comme une unité vivante oscillante, entre

équilibre et déséquilibre, entre stabilité et mouvement. C'est donc davantage autour d'un principe dynamique que s'articule fiction et réalité, la réalité, en tant que percept, résultant d'une permanence nécessaire au sentiment d'être soi, et la fiction ouvrant sur le mouvement et la créativité, sur l'insaturé et l'instable...

Reste à considérer comment ces paramètres de stable et d'instable s'articulent dans l'économie humaine tant dans le domaine du sensoriel, du factuel, que du fictionnel.

Si l'humain a besoin de permanence, tant au niveau de sa vie psychique que de son vécu corporel, si les mythes, quelles que soient leur forme d'expression, englobant aussi bien le religieux que le conte pour enfant, assurent un socle pour la pensée groupale, c'est bien leur permanence, liée à la répétition, qui assurent dans le temps le sentiment de continuité du monde interne.

Celle du corps, du monde externe perçu par les sens, se stabilise, elle aussi, grâce aux données constantes de ses paramètres.

La question n'est plus alors d'opposer fiction et réalité sur le modèle prototypique de la dualité âme-corps, mais d'entendre que le fictionnel et le factuel ont besoin de se rassembler chez l'humain pour garantir, tant au corps qu'à la psyché, le socle, l'objet de base, sur lequel chacun se construit psychiquement, au sein de son enveloppe corporelle.

La fiction cherche la permanence qui assure la stabilité de la psyché ; le factuel, le sensoriel, offrent à cette quête la sécurité d'un organique perceptible et porteur.

Si le fictionnel et le réel se rejoignent autour de l'idée d'une permanence, qui donne de la psyché et aux émergences de l'inconscient une figure qui peut être saisie dans le temps et partagée par le groupe, reste qu'un dernier paramètre impose sa nécessité : la vérité. Si à l'image d'une théorie scientifique, elle s'installe volontiers dans la durée, elle peut aussi se jouer de la temporalité et s'imposer dans l'instant sans éveiller ni critique ni doute. Ce sentiment de vrai a sans doute alors à voir avec un « accordage » au sens de Daniel Stern, élément co-perçu entre le sujet et son environnement (ou son analyste) qui évoque

«l'at-one-ment» de Bion(Bion, 1987), moment où deux espaces mentaux partagent profondément une perception commune.

Tout ceci nous conduirait à dire que fiction, en tant que réalité interne liée à la vie psychique et monde perceptif en appui sur les organes des sens, cherchent à converger de façon asymptotique par le travail du lien C (Bion,1996), par le mouvement de connaissance, vers un axe vérité-permanence qui assurerait la continuité interne nécessaire à la survie du monde somato-psychique.

Moins son message (à l'image du «mystique» dans le groupe) trouve sa place dans le corps social, plus la fiction s'éloigne de la réalité partagée, pour rester individuelle et subjective, plus elle risque de dériver du côté du mensonge, voire de la folie ou du délire.

[...]